

PATRÍCIA MELO

Feu follet

roman traduit du portugais (Brésil)
par Vitalie Lemerre et Eliana Machado



actes noirs
ACTES SUD

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Dans un théâtre de São Paulo, le rideau va se refermer sur la première de l'adaptation du Feu follet de Drieu la Rochelle. Le public retient son souffle, bluffé par la performance de l'acteur principal, tombé au sol après s'être tiré une balle dans la tête. Une mort si magistralement mise en scène que des éclats de cervelle sont projetés sur les fauteuils capitonnés du premier rang. Homicide, accident ou suicide ? L'homme, connu pour ses frasques, combinait narcissisme pathologique et dysfonctionnement érectile, un mélange détonant lorsqu'on est une vedette populaire. Qui aurait eu intérêt à sacrifier la "poule aux œufs d'or" ? L'épouse humiliée, ravissante idiote qui se damnerait pour remporter un reality show ? Les admiratrices éconduites ? Les paparazzis en quête de scoop ?

Il incombe à Azucena, la responsable du service scientifique de la police, de trouver les réponses, alors même qu'au sein des forces de l'ordre un groupe d'exterminateurs semble s'être donné pour mission de "nettoyer" la ville.

La jeune femme se bat sur tous les fronts, et avoir malencontreusement surpris sa sœur cadette dans la chambre conjugale n'est pas le moindre de ses soucis.

Patrícia Melo renoue ici, non sans humour, avec le milieu vicié de la jungle urbaine, qu'elle sait dépeindre à merveille : des institutions viles et corrompues, des âmes turpides avides de reconnaissance et de pouvoir, l'éternel "spectacle" de la misère humaine.

Dramaturge et romancière, Patrícia Melo est née à São Paulo et vit en Suisse. Ont paru en France : O Matador (Albin Michel, 1996) et, chez Actes Sud, Éloge du mensonge (2000), Enfer (2001), Acqua-Toffana (2003), Le diable danse avec moi (2005), Monde perdu (2008) et Voleur de cadavres (2012).

DU MÊME AUTEUR

O MATADOR, Albin Michel, 1996; J'ai lu n° 5361.

ÉLOGE DU MENSONGE, Actes Sud, 2000; Babel n° 501.

ENFER, Actes Sud, 2001; Babel n° 657.

ACQUA-TOFFANA, Actes Sud, 2003.

LE DIABLE DANSE AVEC MOI, Actes Sud, 2005.

MONDE PERDU, Actes Sud, 2008.

LE VOLEUR DE CADAUVRES, Actes Sud, 2012.

Cet ouvrage a reçu une aide à la traduction de la Fondation de la Bibliothèque nationale du Brésil, dotée par le ministère de la Culture brésilien.

Obra publicada com o apoio do Ministério da Cultura do Brasil / Fundação Biblioteca Nacional.



MINISTÉRIO DA CULTURA
Fundação BIBLIOTECA NACIONAL

Titre original :

Fogo-Fátuo

Éditeur original :

Editora Rocco, Rio de Janeiro

© Patrícia Melo, 2014

Publié avec l'accord de l'agence littéraire Mertin Inh. Nicole Witt e. K.,
Francfort-sur-le-Main

© ACTES SUD, 2017
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-09313-6

PATRÍCIA MELO

Feu follet

roman traduit du portugais (Brésil)
par Vitalie Lemerre et Eliana Machado

ACTES SUD

*Pour Jane Belucci, qui a illuminé ce chemin.
Et pour Johnny, toujours.*

PROLOGUE

— Imaginez les étoiles tout autour, dit Fábio Cássio à la journaliste, en montrant la haute cime de la montagne qui domine le paysage. Je dis toujours : c'est mon Artesonraju personnel.

La journaliste est jeune, inexpérimentée, et elle sourit pour cacher son ignorance.

Ils sont assis dans la véranda de la maison de Campos do Jordão, où "l'air pur chatouille les narines", dit Olga, la mère de l'acteur, une veuve hyperactive qui vient de poser le thé et un gâteau aux amandes sur le guéridon. Tandis qu'elle les sert tous les deux, elle dit que le grand talent de son fils consiste à voir les étoiles là où elles n'existent pas.

— Il est ainsi : il voit le symbole de la Paramount dans ce qui, pour nous, n'est qu'une montagne de la Mantiqueira.

Pour la jeune femme, le thé est excellent. Et le gâteau délicieux.

— Dites-m'en plus sur cette qualité, glisse-t-elle à l'acteur.

— Je crois que c'est le fait d'être fils unique. J'ai grandi tout seul, répondit-il. Vous savez, j'ai toujours trouvé mon monde beaucoup plus intéressant et plus

riche que le vôtre. Le monde réel. Le monde de l'IPTU¹. Je hais l'IPTU. Je hais les ateliers de mécanique, les magasins de bricolage, ces choses réelles, l'inflation, le Dow Jones, je me sens mal quand je dois entrer dans le monde des files d'attente. Mon monde a toujours été différent.

— Totalemement différent, acquiesce Olga.

— Je me rappelle que mes amis, à l'école, ne rataient pas *Punky Brewster* à la télévision. Vous vous souvenez de *Punky Brewster*? Vous n'êtes pas de l'époque de *Punky Brewster*. Moi, j'étais différent. J'adorais Punky, mais je n'ai jamais été spectateur. Moi, j'allais dans la cour et je créais ma propre émission de télévision, Musclor et ses invités, je jouais le rôle du présentateur, celui de Musclor en personne, et aussi celui des invités : She-Ra, princesse du pouvoir, et tous les Maîtres de l'Univers, en plus de l'équipe de Cosmocats et de la Caverne du Dragon, et, évidemment, Punky Brewster. Sans parler de l'équipe du Chapulín Colorado, qui est, d'après moi, le Chaplin sud-américain.

Il marque une pause pour appuyer ce qu'il a à dire :

— Le Chapulín Colorado est une chose très sérieuse, vous savez. Et il conclut : Ce furent des années passées à exercer mon imagination, à explorer mes possibilités. Tout cela, sur un plan ludique. Je n'avais même pas dix ans, mais la machine était en marche, il y avait là, déjà, dans ce moment ludique, un acteur en quête de personnages. Je me rappelle que j'aimais particulièrement jouer l'épisode *Chapulín à Acapulco*. Vous riez, mais la vérité c'est que tout ça m'a permis d'avoir un large répertoire, et ma propre technique d'interprétation.

1. IPTU : Imposto predial e territorial urbano. Impôt foncier. (*Toutes les notes sont des traductrices.*)

L'admiration évidente de la jeune femme enflamme la verve de l'acteur ; être admiré, chouchouté, être observé, photographié, tout cela le stimule, il est tellement à l'aise qu'il décide de faire quelques révélations : ses fans n'imaginent pas que le double *b* de Fábbio est dû à une "histoire cabalistique", que lui-même ne sait expliquer.

— Car la cabale est un truc de dingue, sans connaître l'araméen, vous ne pourrez jamais percevoir la complexité du tout.

— Waouh ! lâche la journaliste. Vous parlez l'araméen ?

— Je dois encore m'offrir ce luxe, dit-il en pensant qu'il devra d'abord apprendre l'anglais. Mais seulement lorsque ma pièce ne sera plus à l'affiche.

— Ce qui est intéressant, déclare la jeune femme, c'est que vous avez fait *À fer et à feu* et que, maintenant, vous faites *Le Feu follet*. Le feu est-il votre élément ?

Il n'avait jamais pensé à cette coïncidence. Le feu par-ci, le feu par-là. Mais, lui, il est air. Balance. Ascendant Cancer.

— Comme Jeff Goldblum, vous savez, cet acteur qui louche. Le mec est complet : le mec chante, le mec joue, le mec est d'enfer ! Mais il y a ça aussi : qu'est-ce qui alimente le feu ?

— Le bois, dit-elle, hésitante.

Il se met à rire.

— Le bois n'est pas un élément astrologique. Je parle de mon signe. L'air de la Balance alimente le feu, l'air, le rêve, la magie. Par ailleurs, l'eau du Cancer contrôle le feu.

Dans sa tête, elle a déjà le début de son article : elle va comparer l'effet de ces yeux bleus à celui d'un coup de poing au milieu de la figure. Le problème sera de le dire de façon élégante. "Vous ne comprenez tout bonnement pas toute cette beauté", dira-t-elle. Et elle va décrire son corps ainsi : "Une architecture parfaite de

muscles, avec un torse semblable au bouclier d'un guerrier médiéval, enfoncé comme une couronne sur une paire de jambes à couper le souffle." Pour casser le côté informel de son article.

Elle n'arrive pas à cesser de l'admirer, quel homme, quelles dents, quelle sympathie, et c'est là le genre de comportement qui "libérait quelque chose" en lui.

— Ça ne peut être que ça, dit-il. Vous me donnez envie de parler.

Maintenant, par exemple, il veut raconter l'histoire du bout d'essai qui a profondément marqué sa vie d'acteur.

— Alfredo Marcos, qui aujourd'hui me dirige dans la pièce, était le responsable du casting. Je voulais vraiment le rôle du syndicaliste homosexuel. C'était une nouvelle production de la Chaîne du spectacle qui promettait de cartonner aux heures de grande écoute. On m'a appelé pour ce bout d'essai. Quand je suis arrivé au studio, j'ai trouvé une file d'attente qui faisait le tour du pâté de maisons. Je n'avais jamais rien vu de tel. Vous savez : le monde réel, les files d'attente, je hais ça. J'ai fait un blocage. J'ai attendu mon tour pendant cinq heures. Quand je suis entré sur le plateau, un autre acteur m'attendait déjà. Il a mis le doigt devant sa bouche, demandant le silence. Et là, j'ai remarqué que l'équipe technique avait commencé à tourner. J'ai patienté une, deux minutes, jusqu'à ce que l'acteur, après s'être raclé la gorge, sorte un paquet de cigarettes de sa poche et me demande si je fumais. Je dis non, sans rien comprendre à ce qui se passait. Sur ce, Alfredo Marcos, que je ne connaissais pas jusque-là, est sorti de derrière les caméras en disant "Merci beaucoup, votre bout d'essai est terminé". Je suis resté là, abasourdi, avec mon pantalon rouge flambant neuf, acheté pour l'occasion. Le syndicaliste homosexuel bouillonnant en moi, les répliques apprises par cœur, la

gestuelle des folles honteuses, j'avais attendu une éternité, et je reçois un coup tellement fort sur la tête qu'au lieu de me plaindre, de poser la question à propos de la scène qu'on m'avait demandé d'apprendre, au lieu de réagir, de faire quelque chose, j'ai tourné les talons et je suis parti, non sans avoir remercié auparavant avec toute l'éducation qu'Olga m'avait inculquée. Aujourd'hui, maintenant que nous sommes frères, Alfredo dit qu'il a fait de même avec tous les candidats – en fait, il a copié le bout d'essai de Dustin Hoffman dans *Le Lauréat*; il voulait un acteur qui se révolte, qui réclame ses droits, qui l'oblige à tourner la scène proposée par l'équipe de production et, comme je n'ai rien fait de tout ça, il en a conclu que je n'étais pas prêt pour le rôle du syndicaliste. Une leçon que j'ai apprise et que je transmets à mon tour : ça ne sert à rien de souhaiter la célébrité. Tu dois te battre pour elle.

Olga intervient pour expliquer que le parcours de son fils jusqu'au succès a été très pénible.

— D'abord parce que le métier d'acteur au Brésil est héréditaire. Et, en ce sens, Fábio est un va-nu-pieds. Il est acteur parce qu'il est né acteur. Et ensuite, mon fils a un défaut horrible, écrivez ça là : il est beau. Et ici, à la différence des États-Unis, les réalisateurs ont un préjugé contre la beauté. La beauté au Brésil est synonyme d'esprit plat, de manque de talent. Comment une personne peut-elle être belle et, qui plus est, savoir jouer? Ça, c'est comme être chanteur et acteur. Nous ne l'acceptons pas. Écrivain et acteur? Jamais. Aux États-Unis, si tu es acteur et chanteur de hip-hop, très bien, tu es génial. Mais le péquenaud brésilien n'accepte pas les hybrides : tu es beau ou tu es bon. Si tu es bon et laid, excellent, la laideur contrebalance le talent. Le résultat doit être nul, c'est la formule nationale : $+ 1 - 1 = 0$.

S'il y a quelque chose qui motive Olga, c'est le rire tonitruant de son fils. Quand il commence à rire, et à rire de ce qu'elle dit, elle a le sentiment d'avoir deux ou trois bouches pour dire tout ce qu'elle pense.

— Parfois, bien sûr, ces réalisateurs sont impressionnés par la beauté d'un acteur. Ils disent : enlevez votre chemise et tournons. Alors tu tournes deux cents épisodes torse nu et, si tout se passe bien, si les domestiques – qui maintenant ne sont plus des domestiques, car le Brésil est sur le point de cesser d'être esclavagiste –, si les standardistes de télémarketing aiment ta tête, ton rôle, peut-être que tu deviendras un jeune premier. Unique possibilité : être le beau mec, former un couple romantique avec la bimbo. Avec beaucoup de chance, après dix ans de tournage sans chemise, peut-être que tu arriveras à avoir le rôle du méchant – généralement réservé aux laids, tu sais, les acteurs de théâtre moches. Mais avant que ça arrive, tu dois être très gentil, souffrir beaucoup, d'amour, bien sûr, et, si tu le fais bien, ils ne se plaindront jamais que tu vendes des yaourts pour intestins paresseux. Voilà ce qu'est la vie d'un acteur de télévision. Et malheur au jeune premier, malheur au jeune premier qui décide de se frotter à un Shakespeare au théâtre. Le Brésil n'accepte pas cela. Écoutez-moi bien : pour jouer Hamlet dans ce pays, pour être accepté en tant que Hamlet, tu dois être un acteur affreux. Et là, ton Hamlet est bon. Là, tu es convaincant. Mais si tu es beau, alors là, tu n'es pas Hamlet. C'est une farce. C'est de l'arrogance. La beauté, c'est très mauvais. C'est de l'esbroufe. Ne riez pas : la beauté a toujours été un fardeau pour Fábbio. S'il avait été américain, il se serait transformé automatiquement en Brad Pitt. C'est ça le pays dans lequel nous vivons, où même la beauté est un handicap.

Fábbio cesse de rire seulement quand sa mère commence à régler ses comptes avec les critiques de théâtre. Ce n'est pas la bonne voie, pense-t-il. Mais elle ne parvient pas à laisser tomber le sujet. Elle en a marre de ce qu'on écrit sur son fils dans les journaux. Elle en a pardessus la tête de ceux-là.

— Des rats, dit-elle. Est-ce que par hasard la journaliste a eu l'occasion de lire une de ces critiques? Ils ne respectent rien. Même le grand Drieu la Rochelle a été réduit en poussière. L'ami antisémite de Man Ray : c'est comme ça qu'ils décrivent l'auteur de la pièce de mon fils.

Maintenant, la journaliste est embrouillée, *Rain Man*? Le film? Mieux vaut ne pas poser de questions. La femme devant elle écarquille les yeux, furieuse :

— Dire que Fábbio est ridicule dans le rôle d'un suicidé? Pourquoi?

— C'est une comédie? répond la fille, hésitante.

— Ma chérie, ce n'est pas une question de genre, mais de principe. Pour ces journalistes aux dents acérées, l'idée de conflit existentiel, de suicide et de mort ne sied pas à la beauté de mon fils. Fábbio Cássio ne peut être que le jeune premier du feuilleton de prime time. Il ne peut qu'être heureux. Il ne peut interpréter un suicidé, nous ne sommes pas aux États-Unis, où les Marilyn Monroe se tuent pour de vrai. Ici, seuls les laids se tuent. C'est ça la mentalité de notre critique. Le pire, c'est que cette vermine a vraiment le pouvoir de mettre fin à la carrière d'un spectacle. Ce sont ces simulacres de critique, cette vermine du journalisme, qui se forment dans les universités avec des noms tellement extravagants tels que Famecişp ou Esucom qui finissent par empêcher l'éclosion d'un Broadway national. La critique au Brésil c'est la politique de la terre brûlée. Je dis toujours à mon fils :

“Tu sais ce projet dans le tiroir? Qui n’avance jamais? C’est l’âme de tout critique brésilien.”

Et c’est sur ce dernier point que la journaliste décide de clore l’interview.

— Pouvons-nous faire quelques photos dans le jardin?

À présent, la revue, avec Fábbio Cássio au côté de sa mère en couverture, est dans les mains des dames qui arrivent par groupes dans le foyer du théâtre Alexandre-Herculano. Perchées sur leurs talons, frénétiques, elles cherchent Olga.

Même Cayanne, la femme de l’acteur, une Brésilienne de parents japonais récemment élevée au rang de célébrité grâce à sa participation à *La Belle et le Génie*, est incapable de faire de l’ombre à la matriarche. La présence d’Olga dans le foyer fait partie du succès de la saison. Personne ne sait exactement comment la mode a commencé, mais maintenant c’est comme ça : il ne suffit pas à ces femmes hyper-maquillées, habituées des comédies eschatologiques, de voir Fábbio Cássio en direct. L’autographe et la photo prise avec le portable ne suffisent pas non plus. Il faut aussi parler avec Olga, faire des photos avec elle, pour que le programme soit complet.

C’est pour cela que le public est frustré par son absence en ce vendredi pluvieux. Le présage de la tragédie, cependant, arrive plus tard.

Peu après l’entrée de l’acteur en scène, suivie du même chœur trépidant des femmes du parterre, qui frémissent à l’unisson, comme une symphonie de bulles dans une casserole d’eau bouillante, il y a un long silence, de ceux qui finissent par devenir dangereux dans un théâtre.

— Qu’est-ce que cet abruti est en train d’inventer? demande Alfredo Marcos de l’arrière-scène, s’étonnant

de la nouveauté. Certains toussent, les chaises grincent, et finalement quelqu'un crie "Commence!".

La production, craignant le pire, encourage les applaudissements, qui finissent en une ovation hystérique, avec des cris "Fábbio! Fábbio!", et le spectacle s'ouvre sur le personnage en train de se droguer dans les toilettes immondes d'un café parisien.

D'après ce qu'écrivit par la suite un critique présent, dont l'opinion sur le spectacle fut altérée par la tragédie, "Il y avait quelque chose qui transcendait le texte et qui fit que la performance contenue et profonde de Fábbio Cássio n'avait rien à envier au jeu de Maurice Ronet dans le film *Le Feu follet*, scénario et réalisation de Louis Malle, adapté du texte de Drieu la Rochelle".

La perception de la production fut tout autre. Jusqu'au milieu du spectacle, Fábbio était déconcentré, il avait oublié quelques répliques, n'avait pas respecté les repères d'Alfredo Marcos.

On apprit plus tard – Olga elle-même raconta l'histoire, dans sa déposition au commissariat – que, cet après-midi-là, Fábbio avait été très secoué par la mort de Godzilla, un berger allemand adopté par Cayanne au chenil du quartier, après avoir été attaché à l'arrière de la voiture de l'ancien propriétaire et traîné sur plusieurs pâtés de maisons.

"La mort d'un animal de compagnie peut-elle déclencher un état dépressif grave?" se demandait-on dans la presse le jour suivant. Des spécialistes débattent sur le sujet, spéculent, mais rien ne parvient à expliquer ce qui effectivement se passa ce vendredi soir.

Il était dix heures moins vingt lorsque Fábbio avait commencé le monologue final de la pièce. Le suicide est une fin presque prévisible pour un texte qui s'ouvre

sur la phrase “je me suis toujours accusé d’être moi-même¹” et qui a la mort pour thème central. Le public n’a pas été surpris lorsque Fábio Cássio a pris le revolver dans l’armoire et, assis par terre dans sa chambre, dos au public, s’est fait sauter la cervelle. Le black-out total s’est ensuivi et les applaudissements ont éclaté.

Beaucoup de spectateurs furent impressionnés par le réalisme de la scène, “j’ai même pu voir le sang jaillir”, a déclaré une vendeuse en télémarketing.

C’est une femme assise au milieu de la première rangée qui a donné l’alerte. La paume de ses mains était en feu d’avoir tant applaudi quand elle a senti l’odeur du sang. Elle a baissé les yeux et vu sur son tailleur neuf une substance rougeâtre gluante parsemée de quelque chose qui ressemblait à une gelée blanche. Quelques jours plus tard, les experts confirmeraient que la matière était un morceau de la cervelle de Fábio.

1. Pierre Drieu la Rochelle, *Journal. 1939-1945*, “19 avril 1944”, Gallimard, coll. “Témoins”, 1992, p. 380.

Ce n'est pas un cancer ou une insuffisance rénale. Ce n'est pas le cœur. C'est autre chose, pense-t-elle. C'est une fortune de douze milliards de neurones qui commence à être dilapidée. C'est aussi une maladie métaphysique qui, pour certains, vient avec la retraite. La vitesse à laquelle tout arrive est effrayante : un jour, tu es le chef de famille. Le lendemain, tu vas en savates, sans but, oubliant les choses, et tout à coup on t'enfonce des pilules dans la bouche, contrôlant ce que tu dépenses, ce que tu manges. Du moins fut-ce ainsi pour son père. Peu à peu, le vieil homme se courbait, rapetissait, s'éteignait. C'est de ça qu'il mourra bientôt. En fait, il est déjà en train de mourir. Jour après jour, elle le voit pourrir, comme un arbre centenaire qui a seulement besoin d'une bonne tempête pour tomber. Son capteur interne siffle depuis longtemps : le jour approche. Elle déteste en avoir conscience, mais c'est ainsi. C'est pour cette raison qu'elle a imaginé ce voyage. Le prétexte ce sont les quatre-vingts ans du patriarche. Pour elle, cependant, c'est un adieu secret. Elle ne veut pas qu'il parte sans ça : sans connaître cette terre, cette arène, sans entendre tous ces chanteurs.

De sa table, Azucena Gobbi voit ses parents sortir de l'ascenseur et marcher dans la direction opposée au

restaurant. Damaso avance à petits pas, chancelant, ses petits yeux rivés au sol. Sa mère va devant, en sandales orthopédiques qui font paraître ses pieds plus grands.

Quand Azucena se lève pour les récupérer, les touristes des tables voisines se retournent pour la regarder. Elle n'est pas belle. Mais elle a une allure sportive, longiligne et des yeux bleus qui détournent l'attention de la petite bosse de son nez qu'elle exècre tant.

Avec un pincement au cœur, elle se rend compte, une fois de plus, que ce petit homme là-bas devant, qui suit son épouse tel un chien obéissant, n'a plus rien à voir avec le commissaire de Guarulhos de son enfance, le vieux lion rital – comme on le connaissait en ville.

— Papa, dit-elle, en s'approchant dans son dos. C'est de l'autre côté.

Maintenant, Damaso appuyé sur son bras droit, elle revient vers le restaurant, suivie par sa mère, qui se plaint de l'air conditionné.

La journée avait été intense. Très tôt, Washington, commissaire divisionnaire de la brigade criminelle pauliste – où elle est l'adjointe de la chef de la police technique et scientifique –, avait téléphoné pour vérifier le calibre de l'arme qui avait tué trois policiers dans le centre-ville. Je suis en vacances, avait-elle eu envie de répondre. Mais elle connaît bien l'engrenage qui se met en route en cas de crise, quand augmente le nombre d'homicides en ville. C'était déjà arrivé d'autres fois : le gouverneur prend connaissance des chiffres noirs et commence la journée en tapant sur le secrétaire à la Sécurité qui, par un effet domino, met la pression sur le commissaire divisionnaire, et ce dernier, à son tour, botte les fesses de l'équipe de la brigade criminelle. Mais le bouton *Play* de l'engrenage, c'est la presse. Et la presse est en train de mettre en avant la tuerie des policiers qui a eu lieu en ville.

— Maintenant les mecs déconnent : ils ont commencé à comparer São Paulo à la Colombie, dit Washington.

Cela aurait pu être pire, elle le sait, ils auraient pu parler d'État en faillite, ils sont à deux doigts de le faire. Washington est obligé de descendre tous les jours dans le bureau du secrétaire pour lui rendre des comptes.

— Comme si São Paulo était pire que le reste du Brésil et non le contraire. Comme si nous tuions davantage. Nous ne sommes pas à João Pessoa. Nous ne sommes pas à Rio de Janeiro. Les factions criminelles d'ici sont acéphales. Il n'y a pas un commandement unifié. Qu'est-ce que c'est que cette histoire de parler de guerre? Ces trous du cul, jure-t-il, en faisant allusion aux journalistes. Cette bande d'alarmistes n'arrête pas de me faire chier la vie.

À l'entrée du restaurant, elle remarque un monsieur grisonnant accompagné d'une femme bien plus jeune.

— C'est le chef d'orchestre d'*Aida* que nous avons vu hier, chuchote-t-elle à l'oreille de son père.

L'opéra est la seule chose capable de donner de l'énergie au vieillard. L'espace d'un instant, le visage de Damaso s'illumine. Dans la célébration de son anniversaire sont comprises les entrées pour *La Bohème* et *Le Barbier de Séville* aux arènes de Vérone.

Il n'avait pas été possible de réunir tous les Gobbi. Giulia, la sœur cadette, n'a pas de bons résultats en biologie et rester à Guarulhos pendant les vacances universitaires était sa punition. En réalité, si Giulia n'avait pas été une bonne stagiaire à la section technique et scientifique de la criminelle, Azucena aurait réfléchi à deux fois avant de l'évincer de la célébration. Son humour acide, son éclat juvénile et sa façon frétilante d'apparaître et de disparaître font de la gamine un antidote efficace contre le marasme des rencontres familiales, et un vrai

contrepois pour Ana, la sœur du milieu, en début de grossesse, qui vient de se joindre à eux au restaurant. Le zombie du portable. C'est le surnom qu'Azucena lui a donné en voyage. La criminelle est bourrée de personnes comme Ana, des gens sans énergie, blasés, qui n'arrivent pas à détacher leurs yeux de l'écran de leurs portables, des gens qui pianotent tout le temps, qui pianotent tout en parlant avec toi, qui pianotent pendant qu'ils conduisent la voiture de police, qui pianotent pendant qu'ils portent un cadavre, des gens qui pianotent plus qu'ils ne vivent, mais le cas d'Ana, pense-t-elle, avec son aliénation, son manque total de sujets de conversation, semble friser la bêtise.

Elle s'était promis de ne pas s'énerver contre elle, ni contre sa mère. Mais ce n'est pas facile. Quand le serveur vient prendre la commande, Jandira offre un spectacle à part. Elle parle portugais posément, sur un ton au-dessus du nécessaire, comme si elle se trouvait devant un enfant sourd. Elle vérifie chaque plat, le prix, fait des conversions de l'euro au réal et, finalement, déclare ne pas avoir faim.

Depuis leur arrivée, Azucena a remarqué quelque chose d'inédit : Jandira se comporte comme si son mari n'était pas présent. L'inversion des rôles est manifeste : maintenant que le lion a perdu ses crocs, la maîtresse de maison veut se venger d'une longue vie de soumission.

Quand les plats arrivent, Damaso est en train d'identifier les photos qui recouvrent les murs : la Callas, Franco Corelli, Mirella Freni, Carlo Bergonzi, Pavarotti, Renata Tebaldi, Ghena Dimitrova, Giuseppe Di Stefano et Maria Caniglia. Il est tout content, la mémoire lucide, c'est sûrement le vin qui se répand dans le sang, pense-t-elle, remplissant une fois encore le verre du vieil homme. Jandira avertit : elle va tout raconter au

Dr Alceu. Elle répète la menace cinq, six fois au cours du dîner :

— S'il a une autre attaque d'amnésie, ce sera son problème.

Il n'y avait pas eu beaucoup d'épisodes. Quatre, et bien précis. Un dimanche, il avait oublié le chemin de la maison en revenant du jeu de jacquet sur la place. En une autre occasion, il avait oublié Jandira au cinéma.

Le médecin avait été très clair :

— Votre père n'a pas alzheimer. C'est une autre maladie, appelée vieillesse.

Sa mère n'accepte pas la déchéance de son mari. Si elle avait été un expert, pense Azucena, elle serait déjà résignée. Les experts vieillissent vite. Les commissaires aussi.

— Joyeux anniversaire, papa, dit-elle en levant son verre et en s'efforçant de créer un climat de fête ce soir-là.

Avant de partir vers les arènes, elle prend son courage à deux mains, va jusqu'à la table voisine et demande un autographe au chef d'orchestre. La jeune femme à la minirobe qui accompagne le maestro, à moitié pompette, dépose un baiser à côté de la signature. Ils sont amants, s'aperçoit Azucena.

— Elle a aussi voulu donner un autographe, indique-t-elle à son père, en montrant le papier arraché de son agenda, où on peut lire : *"To Damaso, most sincerely, Gilbert Wannick."*

Les rues de la ville sont envahies par les Japonais, les Coréens et les Russes. Ce sont des touristes. Ils ne sont pas là pour les opéras. Ils veulent s'amuser, et l'opéra est une sorte de tour Eiffel qu'ils doivent connaître et photographier. Ils accourent vers l'arène, en troupeau, espérant voir des effets théâtraux, un défilé de vainqueurs,

des cracheurs de feu, des prisonniers éthiopiens, des éléphants et des chevaux, ou n'importe quelle scène grandiose.

Ana et Jandira vont devant, s'arrêtant au coin des rues où des Africains, récemment arrivés en Italie, vendent des contrefaçons de sacs Gucci et Prada.

Azucena et son père marchent bras dessus, bras dessous. Il ne comprend pas comment le chef d'orchestre de l'opéra auquel ils ont assisté le soir précédent a été capable de placer le chœur dos à la scène. D'où vient une telle idée ?

— Du diable, dit sa fille. On n'entendait rien du tout.

Peu après, la famille a pris place au parterre. Ils sont seize mille personnes dans l'arène et chacune d'elles tient une lanterne ou un briquet allumé, produisant un effet grandiose. Quand la scène est transformée en Café Momus et que la clique parisienne entre en scène, apportant drapeaux, bicyclettes, échasses, ballons, feux d'artifice et tous les moyens pour amener le public au délire, Azucena regarde de côté et voit que son père dort.

Fábbio observe son image dans le grand miroir de l'ascenseur. Mains dans les poches, cernes. Ce qui se passe, il ne sait pas le dire, mais il y a un climat bien étrange dans l'air. Sa tête ressemble à une ruche pleine d'abeilles. Sa mère aurait-elle raison, par hasard, au sujet du chien? Un chien d'une laideur épouvantable qui grogne au lieu d'aboyer? Peut-être que de la bête émanent des énergies négatives. Qui ont un rapport avec ces photos-là, dégoûtantes. Avec les mensonges de Cayanne. Une chose est certaine : Cayanne ment comme elle respire. Et l'histoire commence déjà à s'étaler au grand jour. Ce matin-là, en faisant un tour sur les sites people, il avait trouvé une photo de sa femme se promenant dans le quartier des Jardins, une flèche rouge pointée vers son annulaire sans alliance. Le venin juste au-dessous, en lettres rouges : "Est-elle célibataire?"

Soudain, il se rend compte qu'il n'a pas actionné l'ascenseur. Il suffit qu'il voie son image dans des miroirs pour être comme ça, paralysé. Il va lui falloir une tonne de concombre pour enlever ces cernes. Mais les cheveux sont bien coupés, il l'admet.

"Garage", il appuie. Règle d'or : ça ne sert à rien de bien traiter les journalistes. Si aujourd'hui ils veulent montrer le charme de ton style de vie, ta collection de montres et ta recette de risotto aux poires et au taleggio,

demain ils ne se calmeront qu'une fois qu'ils t'auront surpris la tête dans le caniveau.

Sa mère insiste pour qu'il consulte un avocat.

— Si c'est pour se séparer, il est préférable de ne pas s'étriper. Propose un accord de confidentialité, et ne la laisse pas partir sans rien. Femme rancunière est médisante.

Dans le garage, il tombe sur un homme portant un uniforme de sécurité.

— Vous êtes nouveau ici ? demande-t-il, méfiant.

Le jeune homme n'a pas la tête d'un vigile. Il ressemble plus à un de ces foutus fans de la salle de sport de Djavan. Et si ce n'était pas seulement une impression, et si effectivement il était suivi ? Quelques jours avant, il avait fait un rêve impressionnant : un vieux sadique, comme celui qu'il avait vu sur les photos, surgissait des coulisses du théâtre Alexandre-Herculano pour dire : "Je suis là pour prendre mon dû." Sinistre.

Il monte en voiture, branche le téléphone au système audio, et démarre. *I want a girl [...] with fingernails that shine like justice*. Pendant qu'il traverse les rues du quartier Higienópolis, il écoute John McCrea chanter *Short Skirt, Looooooooooooong Jacket*. Il devrait faire écouter la chanson à sa psychanalyste. Qu'attend-il de cette relation ? Elle le lui a demandé lors de la dernière séance, après qu'il eut trouvé le courage de révéler qu'il n'arrivait même pas à avoir une semi-érection avec Cayanne. *I want a girl with a smooth liquidation*. Et voilà Vera avec son histoire d'absence de parité : lui, qui a bien réussi, Cayanne, dans le rôle d'adjuvant, lui, avec une mère superprotectrice, elle, rejetée par sa famille. "C'est une asymétrie historique", dit-elle. Ce qu'il aime chez Vera ce sont les mots qu'elle utilise. Il constate : la psychanalyse est une mer de paroles et d'expressions nouvelles. Ludique. Il adore celle-là. Et une zone de confort.

Elles produisent un grand effet lors des séances. Et Vera sait expliquer les choses.

— Absence de parité, c'est Cayanne tombant dans le précipice et vous en train de passer dans un avion. Vous connaissez la musique? demande-t-elle. Ou Cayanne jaillissant d'un gâteau à votre fête d'anniversaire.

She is fast and thorough. Il n'avait rien à voir avec ça, c'étaient ses amis qui avaient préparé la surprise pour son anniversaire. Son erreur avait été de ne pas avoir remis Cayanne dans le gâteau en polystyrène. Il avait tout fait de travers, c'est vrai. Il était tombé dans le piège de "la chatte magique" et n'avait rien exigé de la fille, pas même qu'elle jette son agenda plein des noms des cadres qui fréquentaient le Café Image. Règle d'or : ne jamais se marier avec une traînée.

Au feu rouge, une fillette qui vend des sucreries le reconnaît et commence à pousser des petits cris. La boîte s'échappe de ses menottes, bonbons, chocolats et chewing-gums s'éparpillent sur l'asphalte. Il lui envoie des baisers mais n'ouvre pas la vitre. La dernière fois qu'il a signé un autographe à un feu, il a fini par se faire voler.

En redémarrant, il craint d'écraser les sucreries de la petite fille, mais que peut-il faire? Le problème, pense-t-il, le problème c'est qu'il ressent de la nostalgie, trop de nostalgie, quand il songe à cette Cayanne-là, celle d'avant, cette Cayanne du début, disponible et pleine d'énergie, qui apparaissait à son côté sur les photos, courant sur la promenade, dînant dans les restaurants du Leblon et dansant la samba dans les loges de Sapucaí¹. Il n'oubliera

1. Sambodrome situé sur l'avenue Marquês de Sapucaí où se déroulent les défilés de samba du carnaval de Rio de Janeiro. Le complexe, dessiné par Oscar Niemeyer, est permanent et comporte des loges.

jamais la façon qu'elle avait de le regarder. Un regard dévoué, d'adoration, comme s'il était un super-héros. C'est pour ça qu'il avait commencé à la présenter comme "ma femme" avant même de connaître son âge. Où est passée cette Cayanne? Celle qui faisait ressembler sa bite à un train fou, à une flèche exploratrice, où est cette Cayanne? Cette Cayanne toujours partante pour de grandes folies? Djavan, cette racaille, l'a bien résumée : "Elle est la chatte de mère nature."

Ça fait mal de se souvenir du soir où ils ont foulé main dans la main le tapis rouge du Grand Prix de la télévision brésilienne. À ce gala, noir de photographes, ce fut comme s'ils étaient montés vers l'autel, se mariant pour de bon. Le couple le plus beau de la soirée, écrivit-on les jours suivants. Dans chaque magazine, sur chaque site, partout on lisait : le couple le plus beau de la soirée. Qui ne baise pas depuis plus de deux ans, ajoute-t-il, involontairement. Et il augmente le volume. *And sharp as a tack.* Le souvenir qu'il a de cette période, c'est que les choses ne se passèrent pas selon une suite logique. Ce ne fut pas comme ça : trois, deux, un, aucun compte à rebours. Ce fut presque une frayeur, les tournages du feuilleton télévisé avaient à peine commencé et, paf, la magie sexuelle avait disparu. Du jour au lendemain. Pour lui, seulement. Asymétriquement. Au début, il pensa que son désir était juste enseveli sous la tonne de scènes qu'il devait tourner chaque jour, mais le temps passa, et les choses empirèrent. C'est lui qui avait eu la très mauvaise idée de jouer les voyeurs, et avec Djavan en plus. Ce fut là le début de la débâcle. Maintenant, ils en étaient arrivés à la phase "Mensonge éhonté". Elle ment en disant qu'elle part en voyage. Et lui ment en disant qu'il va chez le médecin pour parler de son dysfonctionnement érectile. Plus de volume. *I want a girl [...] with eyes that burn like cigarettes.*